

La bête est morte ?

Mad Dogs est une exposition temporaire d'actualité : elle a le mérite de la servir *al dente* au visiteur. Aujourd'hui un missile de croisière russe a frappé l'hôpital pour enfants Okhmatdyt de Kiev semant mort et désolation. Une trentaine de morts pour la journée en Ukraine. On s'habitue (mal) à toute cette horreur : l'armée russe n'est pas le peuple russe, il n'empêche... De l'histoire ancienne et récente, le monde n'a rien appris, en Europe, au Moyen Orient, ailleurs : des nouveaux Carl von Ossietzky – journaliste pacifiste qui meurt, à la longue, en 1938 dans un camp – disparaissent de la surface du globe, circulez. L'histoire ne bégaie ni ne se planque, elle régurgite salement dans nos rues prospères et anesthésiées ... En savoir plus sur ce qui se passe, multiplier les liens et les images, pourquoi faire ? Nada, Niente, Nichts, Nope, No, Niet...

Mad Dogs, des chiens fous, c'est une carte blanche donnée à l'artiste ukrainien *Nikita Kravtsov*, peintre, collagiste, dessinateur, fresquiste, un monstre de puissance créatrice, un exemple de résilience. *Mad Dogs* renvoie aux chiens affamés qui dévorent les morts sur les champs de bataille, ces victimes que personne ne vient chercher : faute de loups, on dresse les chiens, on les affame, on les envoie en meute. Tels maîtres, tels chiens ! *Mad Dogs* c'est aussi une série télé violente anglaise dès 2011 : des escrocs, des armes, des meurtres. C'est aussi un thriller avec des chiens fous. Le grand chien fait peur, car il peut dérailler, échapper au maître : chien policier, chien de camp, chiens de gang, *Chiens de guerre* comme le film de John Irvin – *The Dogs of War*, 1980, avec Christopher Walken. *Les Gros Chiens* de Chaval se contentent d'être cons... C'est beaucoup mieux.

Le projet de Nikita Kravtsov est de rassembler ses amis ukrainiens et français autour de thèmes contemporains, la guerre, la destruction, la mort et la cruauté. En 1944, le génial dessinateur Edmond-François Calvo publiait *La bête est morte !* inspirée de la seconde guerre mondiale : Hitler en chef des loups (cochon décoré Göring, putois bavard Goebbels...) les

Britanniques en chiens (des bulldogs, le premier d'entre-eux Churchill), les Américains en bisons, les Italiens en hyènes, les Soviétiques en ours blancs... Walt Disney tourne mal, l'imagerie scout est dévoyée. Sous des abords plaisants, on raconte la barbarie, jusqu'aux camps de la mort. Nul autre que Calvo n'a à ce point travaillé l'humain en animal, ce qu'il y a de pire bien souvent : pour le zoomorphisme, nous avons en France l'illustrateur Grandville ou, plus proche de nous, Benjamin Rabier et son canard Gédéon dont la cour de ferme est le reflet de la loi du plus fort, le théâtre d'un conflit agricole. Pour rehausser l'intérêt et la force d'évocation de Calvo, il faut se souvenir que les enfants français devaient alors se contenter de *Bibi Fricotin*, *les Pieds Nickelés* ou *Bicot*... La bête est morte ? Non, elle est en surchauffe, elle fait du rabiote. Art Spiegelman a lu Calvo avant de dessiner *Maus*.

Nikita Kravtsov a choisi neuf artistes pour l'accompagner : Winshluss, Moolinex, Tymur Postovyï, Alina Yakubenko, Liosha Say, David Chichkan, Misha Zavalnay, Martes Bathori, Guillaume Soulatges. Tous parlent de la guerre après Jacques Callot et ses arbres aux pendus, après Goya et ses fusillades. Ils connaissent Otto Dix et ses tranchées de 14- 18, ses gueules cassées, Max Beckmann, ses corps entassés, les explosions éparpillantes, Henri de Groux ses poilus inhumains sommés des masques à gaz, Georg Grosz, ses culs de jatte... La barbarie se poursuit en peinture et en sculpture par Leon Golub, sa série *Napalm*, Peter Saul, son Vietnam bouffon, les frères Chapman, les arbres à morts et les squelettes... La liste des horreurs est longue, interminable.

L'affiche de *Mad Dogs* de Nikita Kravtsov est évocatrice, effrayante, en technicolor, imagée presque enfantine. Le collage nous gratifie d'une typo d'affiche de cirque, d'emballage de pétards à mèche (les terribles *Tigers* ?), une iconographie comme tirée du *Petit Journal* : fond orangé, plaisant, luminescent, embrasé. Des chiens (des loups ?) assiègent un pauvre type déjà pendu à un arbre étêté. Au second plan, des chevaux au galop, affolés... Kravtsov déroule une perspective dévastée, une iconographie littérale que le second degré tente de rendre moins désespérante.

Les artistes de l'exposition sont d'une génération qui mêle l'esthétique punk et gothique, l'imagerie morale, celle d'Épinal et des calendriers, ou celle de l'Union soviétique (également morale, le malheur, l'héroïsme), les scénarios de films gore, de série B, les *gimmicks* de la presse underground, les fragments d'histoire de l'art (que dire de Jérôme Bosch et de Pieter Brueghel ?). C'est la force de ces artistes, plus ou moins diplômés, de s'affranchir à la fois de l'académisme néo-réaliste et du formalisme desséché des écoles d'art, de prélever de la culture tous azimuts. Un nouveau monde naît d'un mélange de sources : la gravité du moment ne se départit jamais du second degré, dans un grincement d'humour noir. On traque la catharsis comme on peut, même dans les clichés de la littérature enfantine qui est, rappelons-le, l'apanage des Pays de l'Est après-guerre. Il y a quarante ans déjà, on découvrait en France les planches délirantes de Philippe Druillet, combats inextricables, décorum capiteux, les elfes guerriers de Vaughn Bodé juchés sur des tanks – le roué *Cheech Wizard* –, les sagas monstrueuses et musculeuses façon *Creepy* de Richard Corben (*Hell God, Rat God, Den*) ... En quelque sorte, La geste guerrière sort de sa zone de confort. *L'Heroic Fantasy* n'étant jamais loin de la Roche Tarpéienne... La dénonciation de la guerre s'extrait de l'emphase et de la métaphore, comme le campait admirablement la propagande du siècle dernier : elle est maintenant décapée, cash, cruelle, grand guignol, de très mauvais goût. Cela fait bien longtemps que les soi-disant illustrateurs ont supplanté les peintres d'histoire. L'euphorie de la guerre – de ceux qui la promeuvent ou l'idéalisent – n'a d'égale que la dérision de ceux qui la dénoncent, avec leurs codes contemporains. Elle est moquée dans sa répulsion. Sortir de l'Enfer.

Il n'est pas question ici de faire la biographie des artistes : simplement rappeler que tous s'engagent, manifestent depuis plus de deux ans avec les moyens de leur art, leurs moyens, y compris à partir d'Ukraine où certains résident. A Salle-la-Source, à la Cascade, des peintures, des affiches, des objets, des aquarelles et des dessins, tout fait sens. Kravtsov et Winshluss ont fait à quatre mains une fresque pour l'événement. Quelques images témoignent de l'ensemble et de la diversité :

Winshluss : une procession de chiens noirs, yeux rouges et mâchoire hérissée de crocs, surgit d'un souterrain derrière un drapeau qui nous rappelle malheureusement quelque chose...

Moolinex : un pied majuscule de pataugas, en avant marche, une pointure significative, chausser du 2022 ; comme toujours chez lui, une candeur inquiétante et énaurme.

Liosha Say : une fumée noire cache un profil humain, une fumée pommelée, presque apaisante.

Alina Yakubenko : la forêt incendiée, est une grille, horizontales et verticales grises sur coucher de soleil orangé, avec des notes roses dispersées, un cœur, des pieds, des mains, un torse ; une autre œuvre, une forêt profonde, une tête décapitée veillée par des lapins blancs.

Tymur Postovyï : une figure agenouillée face à la mort une apparition « fildeferesque », une sorte d'Annonciation sommaire.

Misha Zavalny : il a composé un jeu de dominos avec des têtes de mort, le deux est dominant deux pastilles noires, les orbites ;

David Chichkan : des chiens, des chiots s'affairent sur un champ de bataille d'un rouge monochrome ; au premier plan un chien nous regarde sur son harnais marqué Makhno.

Martes Bathori : c'est le règne de la soldatesque des cochons, *le Trophée* est une couverture de fanzine qui nous rappelle les pires heures de la Terreur révolutionnaire. Bathori, un cynisme truculent.

Guillaume Soulatges : un avion de chasse disparaît dans une flaque de fumée noire et blanche : explosion ou éclaboussure ?

Nikita Kravtsov : un de ses collages/détournements, le Temps barbu blanc avec son sablier tombe sur un gamin alité : sous le lit en fer apparaît la queue d'un serpent.